Zeitschrift: Blätter für Krankenpflege = Bulletin des gardes-malades
Herausgeber: Schweizerisches Rotes Kreuz
Band: 27 (1934)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BERN, 15. Oktober 1934 | Nr. 10 | BERNE, 15 octobre 1934
27. Jahrgang | 27e année

Blätter für Krankenpflege

Herausgegeben vom Schweizerischen Roten Kreuz

BULLETIN DES GARDES-MALADES

ÉDITÉ PAR LA CROIX-ROUGE SUISSE

Erscheint am 15. des Monats

Paraît le 15 du mois

REDAKTION:
(für den deutschen Teil)
Zentralsekretariat des Schweiz. Roten Kreuzes
Taubenstrasse 8, Bern

Abonnemente: Für die Schweiz: Jährlich Fr. 4.—, halbjährlich Fr. 2.50
Bei der Post bestellt 20 Cts. mehr
Für das Ausland: Jährlich Fr. 5.50, halbjährlich Fr. 3.—
Einzelnummern 40 Cts. plus Porto
Postcheck III/877

RÉDACTION:
(pour la partie française)
Sous-Secrétariat de la Croix-Rouge suisse
Monruz-Neuchâtel

Abonnements: Pour la Suisse: Un an fr. 4.—, six mois fr. 2.50
Par la poste 20 cts. en plus
Pour l'Étranger: Un an fr. 5.50, six mois fr. 3.—
Numéro isolé 40 Cts. plus port
Chèques postaux III/877

ADMINISTRATION: **BERN,** Taubenstrasse 8, Tel. 21.474

Schweizerischer Krankenpflegebund.
Alliance suisse des gardes-malades.

Zentralvorstand — Comité central.

Präsidentin: Schwester Luise Probst, Socinstr. 69, Basel;
Vizepräsident: Dr. C. Ischer, Bern.
Kassier: Pfleger Hausmann, Basel; Schw. Lydia Dieterle, St. Gallen; Mlle. Henriette Favre, Genève; Schw. Bertha Gysin, Basel; Oberin Dr. Leemann, Zürich; Dr de Marval, Neuchâtel; Oberin Michel, Bern; Dr. Scherz, Bern; Schw. Anni v. Segesser, Zürich.

Präsidenten der Sektionen.

Présidents des sections.

Basel: Dr. O. Kreis.
Bern: Dr. H. Scherz.
Genève: Dr Alec Cramer.
Lausanne: Dr Exchaquet.
Luzern: Albert Schubiger.
Neuchâtel: Dr C. de Marval, Monruz.
St. Gallen: Schw. Anna Zollikofer.
Zürich: Frau Dr. G. Haemmerli-Schindler.

Vermittlungsstellen der Verbände. — Bureaux de placements des sections.

Basel: Vorsteherin Schw. Fr. Niederhauser, Spalenring 79, Telephon 22026.
Bern: Rotkreuz-Pfl.-Heim, Niesenw. 3, Tel. 22903, Postch. III/2945. Vorst. Schw. L. Schlup.
Davos: Schwesternheim. Vorst. Schw. Mariette Scheidegger. Tel. 419, Postcheck X/980.
Genève: Directrice Mlle H. Favre, 11, rue Massot, téléphone 51.152, chèque postal I/2301.
Lausanne: Mlle Andrist, Hôpital cantonal, téléphone 28.541, chèque II/4210.
Luzern: Rotkreuzpfleg.-Heim, Museggstr. 14, Tel. 20.517. Vorsteherin S. Rosa Schneider.
Neuchâtel: Directrice Mlle Montandon, Parcs 14, téléphone 500.
St. Gallen: Vorst. Frau Würth-Tschokke, Blumenaustr. 38, Tel. 3340, Postcheck IX. 6560.
Zürich: Schwesternh., Asylstr. 90, Tel. 2.50.18, Postcheck VIII/3327. Schw. Math. Walder.

Aufnahms- und Austrittsgesuche sind an die Präsidenten der einzelnen Verbände oder an die Vermittlungsstellen zu richten.

Zentralkasse — Caisse Centrale: Basel, Postcheck V/6494.
Fürsorgefonds — Fonds de secours: Basel, Postcheck V/6494.

Insigne de l'Alliance. L'acquisition de l'insigne en argent est obligatoire pour tous les membres de l'Alliance. Le prix varie avec le cours de l'argent et suivant le modèle (pendentif, broche, etc.). L'insigne est à restituer en cas de démission, d'exclusion ou encore après décès du membre qui l'a possédé. Cette restitution a lieu contre la somme de frs. 5.—. Les insignes ne peuvent être obtenus que de la part du comité de la section dont la personne fait partie. Chaque insigne est numéroté, et les sections ont à tenir continuellement à jour un registre contenant le nom de leurs membres et les numéros d'insignes qui leur sont attribués. En cas de perte d'un insigne, la section qui l'a délivré doit en être immédiatement avisée afin de pouvoir annuler l'insigne perdu. — D'après la décision de l'assemblée générale du 22 novembre 1914, l'insigne de l'Alliance ne peut être porté que sur le costume de l'Alliance ou sur le costume d'une des Ecoles d'infirmières reconnues par l'Alliance; en aucun cas il ne pourra être porté avec des vêtements civils. L'autorisation de port de l'insigne en argent sur tout autre costume que ceux indiqués plus haut ne peut être accordée que par le Comité central à la suite d'une demande écrit adressée à cette instance. Seuls les membres faisant parties de l'Alliance avant le 22 novembre 1914 sont autorisés de porter l'insigne sur un costume convenable et n'attirant pas l'attention. Tous les membres sont responsables de l'insigne qu'ils portent. Tout abus sera sévèrement poursuivi.

Trachtenatelier: Zürich 7, Asylstrasse 90, Telephon 2.50.18, Postcheck VIII/9392
Bei Bestellungen sind die Mitgliedkarten einzusenden.

Inseraten-Annahme: Rotkreuz-Verlag Bern Geschäftsstelle: Vogt-Schild, Buchdruckerei, Solothurn — Schluss der Inseraten-Annahme jeweilen am 10. des Monats.
Les annonces sont reçues par Editions Croix-Rouge Berne; Office: Vogt-Schild, Imprimerie. Soleure. — Dernier délai: le 10 de chaque mois.

15. Oktober 1934 | Nr. 10 | 15 octobre 1934
27. Jahrgang | 27e année

BLÄTTER FÜR KRANKENPFLEGE

Herausgegeben vom Schweizerischen Roten Kreuz

BULLETIN DES GARDES-MALADES

EDITÉ PAR LA CROIX-ROUGE SUISSE

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

	Pag.
Le rôle de la charité chrétienne dans les soins aux malades (suite)	201
Wie bleibe ich gesund? (Schluss)	205
Das Wesen unserer Fürsorgetätigkeit	209
La maladie dans la pauvreté	211
Fieber als Heilmittel	213
Mehr Verständnis	215
Devoir de l'infirmière-visiteuse comme témoin en justice	216
Aus den Verbänden - Nouvelles des Sections	217
Examen des Schweiz. Krankenpflegebundes	220
Examens de l'Alliance suisse des gardes-malades	220

Le rôle de la charité chrétienne dans les soins aux malades.

Maurice Vuilleumier, directeur de «La Source», Lausanne.

(Suite)

«Je vous donne un commandement nouveau», avait dit le Christ à ses disciples. Cette nouveauté va révolutionner le monde. On voudrait avoir le temps de passer en revue, au travers des siècles, les bienfaits infinis et les miracles accomplis par une charité sincèrement animée de l'esprit de Jésus.

Mais ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de la philanthropie chrétienne.

Chrétiens et chrétiennes en nombre deviennent, individuellement ou collectivement, des *diaconoi*, c'est-à-dire des «servants», se livrant avec ferveur aux sept œuvres de la charité cataloguées d'après la fameuse parabole du Jugement.

Les *valetudinaria* ou les *nosokomeia* se transforment en «Hôtels-Dieu», où les malheureux, quels qu'ils soient, sont comme les hôtes de Dieu, où l'on reçoit et aime en son nom, et où, aussi, on a conscience d'accueillir Dieu lui-même dans la personne des plus humbles solliciteurs.

Le souffrant est un être doublement sacré, auquel vont le respect, les libéralités, le dévouement sans bornes des chrétiens de tout rang.

Dans l'armée immense de ces fidèles disciples du Christ brillent, par une parenté particulière avec leur Maître, quelques noms immortels, comme François d'Assise, Elisabeth de Hongrie, Vincent de Paul, Florence Nightingale. A ces noms on pourrait en ajouter quantité d'autres, moins auréolés peut-être par la légende, parce que plus modernes, mais tout aussi méritants.

Hélas! dans la collectivité comme dans le cœur de l'individu, la «nature» tend toujours à disputer la place à la «grâce», la bête à l'ange, la matière à l'esprit. Les initiatives les plus pures se déforment; les inspira-

tions les plus nobles se pétrifient. Et c'est ainsi qu'au travers des annales de la philanthropie se livre, jusque dans les organisations ecclésiastiques et les manifestations dites religieuses, une lutte incessante entre la charité véritable et les mobiles égoïstes, toujours renaissants, du cœur naturel. Il y aurait une histoire palpitante et tragique à faire de ces trahisons de la charité chrétienne, qui ont fait rejaillir sur la religion elle-même un discrédit dont elle a grand'peine à se racheter. Nous ne mentionnons pas ici les abus criants, et condamnés par toutes les âmes droites, qu'a provoqués par exemple l'amoncellement des biens destinés aux pauvres entre des mais indignes; nous ne songeons qu'aux déformations inconscientes et sincères de la pitié.

C'en est une, par exemple, que de dissocier, comme l'Eglise l'a trop tôt fait, le souci du corps et le souci de l'âme, alors que Jésus, beaucoup plus «humain», «parcourait les villes et les villages, ... prêchant .... *et* guérissant ...»; que de croire servir Dieu en lui sacrifiant l'homme malade, alors que Jésus encore, guérissant un jour de sabbat, se justifiait en déclarant que «le sabbat a été fait pour l'homme», non l'homme pour le sabbat, et proclamait «semblables» les deux commandements: «Tu aimeras ... Dieu ..; tu aimeras ton prochain ...» Et c'est de cette piété mal comprise que découlèrent les hôpitaux construits comme des églises et non comme des maisons de malades; ces autels surchargés d'ornements et ces costumes anti-hygiéniques, nids de poussière et de miasmes dans les salles; cette tendance à négliger, à sacrifier, même à persécuter les malades au profit de l'intérêt bien mal entendu des âmes; à voir le but suprême des soins dans la préparation d'une «bonne mort». Tout cela ne revient-il pas, en définitive, à faire passer la charité, contrairement à l'Evangile, *après* la foi et l'espérance?

Autre déformation: en venir à soigner les malades, sans s'en rendre compte, à son propre avantage plutôt qu'au leur, en se laissant inspirer par l'intérêt et non pas par l'amour: de là la notion du malade voulu de Dieu pour exciter la charité du bien portant, moyen de salut pour les fidèles, occasion de mérites expiatoires; de là ces lavements de pieds à jour fixe, en grande pompe, ces visites aux hôpitaux à l'occasion des fêtes; ces asiles construits non pas dans les endroits les plus favorables aux malades, mais «les plus commodes aux chanoines» qui y doivent accomplir leurs devoirs; de là cette philanthropie étroite et méprisante qui, retombant dans les errements des pharisiens de jadis, trie les malades pour les soigner, exige qu'ils montrent «patte blanche», refuse de s'occuper des mécréants ou des indignes!

Et c'était encore une déformation, que cette organisation de la bienfaisance en entreprise ecclésiastique de salut collectif, enserrant le fidèle de ses règles et de ses restrictions, attribuant aux malheureux un quart des biens donnés à l'Eglise «par précaution ou par remords bien plus que par amour». On ne voyait plus dans le malade qu'une âme-propriété de l'Eglise, et l'on tuait le lien vivant de frère à frère, de cœur à cœur.

Il est réconfortant de constater que la flamme de la véritable charité, dans tous les siècles et dans les diverses confessions, ne s'est pourtant jamais éteinte. Bien souvent, ce fut en réaction ouverte contre les traditions régnantes, même contre les autorités ecclésiastiques, que certains durent se faire les champions de cette charité authentiquement «religieuse». Je ne rappelle

que deux ou trois noms. Celui des Frères de Saint-Jean de Dieu, par exemple, qui interdisaient à leurs disciples de parler de religion aux malades s'ils n'abordaient eux-mêmes le sujet. Celui de Saint-Vincent, qui ne voulait pas que ses sœurs soient en religion, «cet état n'étant pas convenable aux emplois de leur vocation», et qui exigeait d'elles, dans l'intérêt supérieur des malades, la soumission absolue au médecin. Ou celui de Florence Nightingale qui, recrutant sa cohorte d'infirmières pour la Crimée, les veut déliées de toute obligation dite «religieuse», afin qu'elles puissent vraiment être au service de leurs malades. Ou encore ces initiateurs des maisons de diaconesses, qui se consacrent aux malades non «pour être sauvés», déclarent-ils expressément, mais «parce qu'ils ont été sauvés».

Il ne saurait donc subsister de malentendu. En revendiquant pour la charité chrétienne le rôle inspirateur dans les soins aux malades, il ne s'agit pas d'un retour à des traditions parfois discutables ou à une autorité périmée; il s'agit d'un effort de fidélité que je crois constamment nécessaire, et aujourd'hui plus que jamais, à un idéal indiscutable et insurpassable que nous avons trouvé incarné en Jésus-Christ.

*

Peut-être aura-t-on trouvé bien longue l'évocation historique à laquelle nous venons nous livrer. Mais c'est que, dans ma pensée, elle n'est pas une simple introduction ou un hors-d'œuvre; elle est un très instructif garde-à-vous et constitue tout un programme.

Quelles que puissent être nos convictions religieuses, nous devons reconnaître, je pense, que Jésus-Christ a donné à la philanthropie son inspiration suprême et féconde. Pour être dignes de notre noble mission, nous devons donc maintenir ce haut idéal et être clairement conscients des dangers que le menacent.

Tout malade est un être doublement sacré parce qu'il représente une «valeur» infinie, et que cette valeur est compromise par la souffrance. Tous, sans doute, ne reconnaîtront pas dans l'être humain une valeur divine au sens de l'Evangile. Mais ils devront y voir au moins la valeur économique, sociale ou sentimentale que Cabot définit de façon frappante dans ses *Essais de Médecine sociale.*

Tout malade est ensuite un être un et complexe, un étroit assemblage d'un corps et d'une âme, dont l'âme est d'autant plus blessée que le corps est atteint, et dont souvent le corps est atteint surtout parce que l'âme est blessée. Cette interdépendance du physique et du moral est reconnu par tous aujourd'hui. Le malade a donc besoin de trouver dans la maison qui l'accueille un réconfort et une guérison proportionnés à sa détresse, c'est-à-dire tenant compte de l'homme tout entier. L'organisation la plus perfectionnée et les prodiges de la science resteront tout à fait en dessous de la tâche s'ils ne font pas cette «part du cœur» réclamée par Louis Pasteur. L'hôpital doit demeurer, ou redevenir, un refuge «hospitalier», accueillant avec amour non pas des cas ou des clients, mais des «hôtes».

Nous tous, tant que nous sommes, directeurs, médecins, infirmières et personnel de tout ordre, nous sommes là pour servir ces hôtes. Mais laissons-nous instruire par l'histoire: dans nos diverses fonctions nous sommes tous menacés par ces immortels ennemis de l'esprit chrétien qui ont nom indif-

férence, égoïsme, intérêt ou orgueil. Même dans notre travail dit «charitable», ces penchants naturels nous inciteront sans cesse à agir à l'encontre de la «charité».

Dès l'arrivée du malade à l'hôpital, je les vois se dresser devant lui, ces ennemis.

De l'ambulance il est transporté sur son brancard par des mains qui trop souvent sont des mains de mercenaires, si «habitués» à manier des malades, si accoutumés à leur «métier», qu'ils n'ont plus le moindre geste de sympathie pour le malheureux, épouvanté d'entrer dans ce caravansérail de la souffrance.

Au bureau, longue attente, car il faut être sûr que les papiers sont en règle. Le malade est-il du pays ou est-il étranger? Peut-il payer, faire un dépôt d'avance, sinon, qui donnera les garanties financières? Va-t-il être repoussé, parce que son gouvernement ou son canton n'a pas de contrat de réciprocité avec le nôtre? Supposons les formulaires médical, financier, de «caisse» heureusement au point. L'admission est accordée. Voici notre hôte entre les mains de médecins.

Après l'administration, c'est la science qui, inconsciemment, dresse des obstacles toujours plus nombreux à la charité d'autrefois. D'abord elle tend à rompre le rapport personnel, essence même de cette charité, entre le malade et son médecin. Dans les trop grands hôpitaux, le «chef» surchargé de travail, toujours pressé, ne peut trop souvent voir que de haut et de loin, en courant; il est entouré d'un état-major indispensable, mais entre les membres duquel se subdivisent les responsabilités; le souffrant devient un «cas» et n'est plus une personne. Puis, les exigences scientifiques priment les considérations individuelles, y compris celle de la dépense, si dominante pour tant de malades. Il est vrai que de cela s'occupe maintenant l'assistante sociale. Car la spécialisation vient ajouter ses bienfaits et ses méfaits aux autres: elle fractionne le malade en divers morceaux confiés à des praticiens différents qui, absorbés par leurs préoccupations partielles, ne peuvent plus voir l'homme tout entier. D'autant plus qu'à l'observation directe, dans laquelle l'entretien approfondi et intime jouait un rôle capital, se substituent de plus en plus des examens chimiques, physiques, radiologiques, dont l'apport est merveilleux et indispensable, mais qui diminuent le contact humain et font souvent du malade une pauvre chose tiraillée de côtés et d'autre et tremblante au milieu de toutes ces machines! Si c'est un «dieu», encore, qui accueille dans son «hôtel» le malheureux, c'est un dieu lointain et inaccessible, enveloppé d'effluves électriques redoutables comme celui du Sinaï; ce n'est plus le Dieu de l'Evangile, compatissant aux plus petits, connaissant «chacune par son nom» les brebis de son troupeau, et laissant les 99 qui sont en sécurité pour aller, dans la nuit, chercher la 100e qui est blessée et la ramener avec joie sur ses épaules.

Le malade va-t-il au moins trouver une compensation chez son infirmière? — Que de progrès, Dieu merci!, depuis la religieuse ignorante du moyen âge, qui n'avait sous sa cornette qu'une préoccupation: gagner une âme pour le ciel; ou depuis la matrone intéressée et ivrogne d'il y a cent ans! Que de dévouement, que de compétences techniques, quelle haute tenue chez des milliers d'infirmières, autant que chez les sœurs d'aujourd'hui! Mais ici encore on peut à bon droit s'inquiéter des conséquences

néfastes d'une «science» trop étroitement comprise et d'une «organisation» trop poussée. Souvent, d'abord, le malade n'a plus «son» infirmière, à laquelle il s'abandonnait jadis corps et âme, trouvant dans ce cœur compatissant et cette âme compréhensive ceux d'une véritable «sœur»: liens quasi-mystiques d'obéissance, de confiance et de gratitude qui jouaient un rôle capital dans la restauration d'une vie compromise. Aujourd'hui le travail est mieux «organisé»; la journée de huit heures répartit la responsabilité et le souci d'un patient entre plusieurs gardes-malades; le pensum, standardisé et réglementé, doit être fait à l'heure et scientifiquement; c'est-à-dire que, dans nombre d'établissements, on ne peut plus «perdre son temps» à donner à son malade autre chose que les soins prescrits. Les malades, par contre-coup, sont plus ou moins «intéressants», suivant le genre de mal dont ils souffrent et le traitement à leur appliquer. D'autre part, l'infirmière, heureusement beaucoup plus cultivée que naguère, réclame, en femme moderne, ses «droits» non seulement à un repos suffisant et régulier, mais au développement de sa culture et de sa personnalité. Une connaissance plus claire de la vie, des conditions d'existence plus difficiles aussi, l'ont forcée à se préoccuper beaucoup plus des questions de salaires, d'assurances, de retraite, si légitimes, que les organisations professionnelles se chargent de fixer et d'augmenter. A tel point que si l'infirmière est là pour son malade, le malade semble parfois être au moins tout autant là pour son infirmière . . .

(Fin au prochain numéro)

Wie bleibe ich gesund?

(Schluss)

Die spezielle Körperpflege ist denn immer nur über den automatischen Naturakt zu verstehen. Sie ist auch nur wirksam, wo sie auf diesem steht und mit ihm parallel läuft. Sie ist aber eben deshalb von eminenter Wichtigkeit und grossem Nutzen, weil sie es ist, die den Rhythmus deutlich und bewusst machen kann, in dem wir eingespannt sind. Aber wir müssen offen und ehrlich sein in dieser Erkenntnis. Wir müssen Körperpflege treiben, um das Natürliche zu finden in unserem Körper, um die Rhythmen, die schon in uns schlummern, frei zu machen und zu vertiefen. Wir spülen den Mund, wir gurgeln, wir waschen den Körper, nicht sowohl um Schmutz und Bazillen zu entfernen, denn dieses können wir gar nicht restlos und wirksam, sondern wir wecken mit der rhythmischen Funktion jene tiefen Innenapparate, die allein die richtige Verbindung mit unserer Luft, unserer Nahrung herstellen können, die uns allein die Innenwehr gegen die Schäden des Aussen verschaffen. Die spezielle Körperpflege sollte dann aber vor allem eins nicht tun: sie sollte nicht selbst zu Willkür und Ueberhygiene werden, welche das individuelle Schicksal selbst zu führen sich vermisst, und die sichere Automatie verdrängt, welche uns diese Gesundheit in Vollkommenheit schenkt und vorbereitet. Denn wir können die Gesundheit nirgends zwingen. Wir können aber das Geschenk arg verkennen und verderben.

Wo sind denn in unsern hygienisch aufgeklärten Tagen die Gesunden und die Tauglichen? Gewiss verschafft systematische, ausdauernde, zur

Gewohnheit gewordene Körperpflege vermehrte Spannkraft, frische Lebensfreude und auch verminderte Krankheitsanlage. Aber die ganz Gesunden und Tauglichen, die Langlebigen und Bewährten habe ich, ehrlich gesprochen, nicht bei denen getroffen, die die intensivste Abhärtung, die ausgedehnteste Hygiene übten, sondern auf patriarchalischen Bauernhöfen, wo niemand eine Zahnbürste besass und man die Seife als einen Sonntagsluxus ansah. Die überzeugendste Sauberkeit und idealste Leistungsfähigkeit habe ich wiederum nicht im Strandbad oder im Sportsring verfolgt und gemessen, sondern ebenso bei Landkindern, wo gute Tradition und unerbittliches Gesetz die idealste Hygiene darstellten.

Ich habe daraus nicht den falschen Schluss gezogen, dass Körperpflege, Sport und Abhärtung an jedem Orte überflüssig sei und entbehrlich, sondern den richtigen, dass Sinn und Richtung dieser Anwendungen stets sein soll: die Unvollkommenheit des Erkannten und Bewussten auf das Unwillkürliche, auf die Automatie zu schalten, also überall aus der Willkür das zu machen, was «von selber geht». Ich werde hier überall auch bald erkennen, dass gegenüber den grossen Cäsuren des Naturaktes meine Anwendungen weder im Einzelleben noch in der Gesundheit des Ganzen ausschlaggebend werden. Der sauberste und gepflegteste Jüngling wird Gesundheit und Tauglichkeit doch genau wie der ungepflegte verderben, wenn er seine Nachtruhe und seine Tagesordnung nicht inne hält, und dem Athleten wird aller Sport und alle Muskelpracht nichts helfen, wenn er seinen Durst und seine Begierden nicht in weisem Rhythmus zu löschen versteht.

So klingt jeder ärztliche Rat und jede hygienische Wegweisung in jene Ordnung aus, die meine Organe ohne Zutun besitzen, und die ich nur nicht hindern darf. Wenn wir also unsern Menschentag durchleben, so sehen wir, dass die spezielle Körperpflege sich wohl an mancher Stelle aufdrängt und dringlich wird beim Kulturmenschen, aber eben doch nur, wo die Kultur und der Sonderwille uns vom Naturakt entfernt hatte. Sie lässt uns nur die Naturbefehle wieder finden und unwillkürlich machen, die uns entgangen waren.

Wann und wie müssen wir nun diesem Naturakt und damit der Gesundheit zum Rechte verhelfen? Wo kommen wir wirklich vor den Konflikt: wie bleibe ich gesund?

Erwachen. Der Gesunde ist beim Morgenerwachen stets fröhlich. Es ist alles in ihm auf Unendlich gestellt. Die wertvollsten Gedanken, die besten Ideen, die wichtigsten Entschlüsse finden beim Morgenerwachen ihren Weg. Stehe darum zeitig auf und lass dir von diesem ewigen Born den Tag weisen.

Abort. Damit du es noch besser tun kannst, melden sich am Morgen sofort Blase und Darm und du entledigst dich der Schlacken des Alltags. Lass von keiner Trägheit oder Willkür dir dieses natürliche Geschehen aufschieben oder verdrängen, sonst ist den ganzen Tag über nicht die Bahn frei.

Morgentoilette. Sie sei ein Rhythmus, keine Desinfektion. Du wäschest nicht nur deine Haut. Du weckst deine tiefsten, kräftigsten und geschicktesten Organe.

Brauche stets nur kaltes Wasser. Oeffne die Fenster zur Waschung und reinige nicht nur Nasenspitze und Fingerkuppen. Das geheimste Winkelchen dankt dir lange für eine frische Liebkosung. Spüle auch den

Mund und gurgle tüchtig. Du wirst dort nicht nur sauberer, sondern auch geschickter. Wasche auch regelmässig die Füsse, denn sie sind durch Arbeit und Kleidung am übelsten daran.

Eine richtige Morgenwaschung ersetzt jedes Zimmerturnen. Auch das Bad in der Wanne ist ein Luxus und es öffnet mancher schlechten Gewohnheit und Verzärtelung die Türe, weil ihm die rhythmische Bewegung fehlt.

Im Sommer, aber nicht zu früh und nicht zu spät in der Jahreszeit, denn unsere Flüsse und Seen haben Gletscher und Firn zu Lieferanten, bade in der Natur. Tauchen und Schwimmen sind die herrlichsten Anschlüsse an glückbringende Selbsttätigkeit.

Kleidung. Kleide dich, wie du dich wohl fühlst. Dein Instinkt ist der bessere Ratgeber als jede ängstliche Wissenschaft. Die Mode selbst ist noch unendlich besser, als dein sinnlicher Vorwand. Die Kleidung des Zivilisierten hält nirgends deine Umwelt fern, aber ohne Kleider können wir keine wahre Arbeit verrichten und keinen Weg laufen. Der nackte Mensch ist immer untauglich.

Wohnung. Auch hier können wir nicht mehr zur Urnatur zurück und in den Paradiesesgarten. Luft, Licht und Platz wird das natürliche Gefühl begehren in der Wohnung, aber das Wesentlichste wird immer sein, dass sie *ein Heim* sei und die Basis der Familie, wo die Distanz zum Mitmenschen wieder von selber die normale wird.

Nahrung. Nur wo die Willkür des Menschen durch Politik, Spekulation, Ueberorganisation usw. den Naturrhythmen Gewalt angetan, nur dort hungert der Mensch. Im Naturakt erwächst dem Menschen nicht nur Nahrung in Hülle und Fülle, sondern auch die beste Methode, das nützlichste Werkzeug, sie zu pflanzen und zu züchten, zu stapeln und für die magern Jahre aufzuheben. Das alles liegt in der instinktiven Sorge der Menschennatur. Die Geuder und Nimmersatten schaltet die Natur schnell und grausam aus. Der Schlemmer wird auch bald sein natürliches Schutzgesetz an gefährlichem Orte durchbrechen. Nicht hier setzt denn unsere Titelfrage heute an, wenn man von Nahrungsfragen des Einzelnen spricht. Der moderne Konflikt dreht sich meist um viel speziellere Dinge: Rohkost gegen gekochte Nahrung, Vegetarier gegen Fleischesser. Aber unser Körper ist in Wahrheit, wie die Gelehrten, hier noch nicht dazu gekommen, Stellung zu nehmen. Beides ist je nach den Umständen recht und gesund. Reine Vegetarierkost, wenn sie immer zur Verfügung stünde und nicht so teuer wäre, passte dem Körper besser als Fleischnahrung. Zum Ausgleich gefährlicher Einförmigkeit und zur Wiedererlangung normaler Funktion ist Rohkost oft unersetzlich! «Wenn ich ein reicher Mann wäre, so würde ich nur selbstgezogene Gemüse und Früchte auf meinem Tische dulden. Ich würde auch mein Brot selber säen und ernten und heimsen. Ich würde es namentlich selber mahlen in einer alten Mühle, ohne Sonderung und Schönung und Bleichung, und dann ein herrliches Brot daraus schaffen mit einem hoffärtigen Familiensauerteig, der lange, behäbige Löcher einer braunen Kruste entlang setzte. Ich würde auch eine grosse, sandige Grube voll Salat und Endivien bauen im Spätjahr, ein Fässchen Sauerkohl im Keller unter schwere Steine setzen bis zu Weihnachten und auf der Diele hohe Kasten voll Dörrzeug und liebevoll Eingemachtem häufen. Es müsste aber auch eine Rebe wachsen, die ebensolange Arbeit gibt, wie mein Brot, bis sie mir Trauben schenkt und ein Fässchen Wein für den Maidurst.

Dann müsste ich im Herbste ein fettes Häslein schiessen oder ein Rehböcklein in die Küche, ein einziges, weil es mich so frech genarrt mit tausend Kapriolen, als ich im Sommer nach den Bergen ging durch die Wochen und nach den Steinpilzrodungen. Und dieses einzige auch nur darum, um nach einer satten Woche mürben Keulenfleisches und schwarzer Tunke mir wieder den Mund wässern zu lassen, bösen Gewissens, nach meinem Hauskuchen und meinen Salaten.

Und ich würde furchtbar alt dabei und furchtbar weise ...»

Das «Was» ist aber dennoch furchtbar gleichgültig bei der Mahlzeit. Es geht alles um das «Wie», um den Rhythmus, mit dem ich das ganze Leben füllen kann zu Nutz und Gesundheit.

Es braucht also gar nicht den reichen Mann. Hausmannskost ist immer auch das Interessanteste und das Pikanteste.

Ein Tischtuch hilft mehr als alle Kaloriensorge. Vitamine sind nur Schollenverpflichtung und Erdsegen, wenn du es deutsch sagen willst.

Der Bauer wäscht sich werktags und sonntags vor der Mahlzeit, ohne an Bazillen zu denken, seine Hände und sein Gesicht. Der Kultivierte denkt an die Bazillen, wenn er die Serviette einsteckt, doch er hat sich nicht gewaschen.

Genussmittel. Wenn sie der Rhythmus bringt, sind sie gesund. Die Weinbauern des Medoc, die Winzer des Chianti und vom Rheine sind berühmt durch ausserordentliche Langlebigkeit und merkwürdige Fruchtbarkeit. Aber es macht es doch nicht nur der Wein, sondern sein unerbittlicher Arbeitsrhythmus, der wie beim Brote, über Jahrtausende der gleiche geblieben, und der dem Menschen keine Zeit lässt, ein Säufer zu werden.

Aber für den Besorgten, der schon zu unserer Titelfrage gelangt ist, rate ich doch zur Mässigkeit. Sie ist ein köstlicher Rhythmus, unendlich wie eine Jakobsleiter.

Rauchen. Zappeligen Männern, denen nie der rechte Rhythmus und legitime Gedanke zur Hand ist, musste ich öfters das Rauchen als Arzt verschreiben, um das Illegitime zu vernebeln, das sie bedrohte. Aber die Milliarden von Zigaretten, die in einem Tage angezündet werden, blieben doch lieber ungeraucht.

Ich frage mich immer, wenn ich das Streichholz zücke, ob ich nicht etwas Gescheiteres tun kann, und manche Zigarette hat so über Tage auf ihre Stunde warten müssen.

Sexualität. Das Gewissen hinter deinem Wähnen und Wollen weiss immer genaueren Bescheid als das dickste Buch und der liebevollste Berater. Die Liebe ist ein einziger grosser Rhythmus, aber nur die Ehe ist der Garten der Liebe; wenn die Stunde schlägt, so wirst du nicht mehr fragen.

Schlussgedanke. Frage nie, was ungesund ist, denn es ist eine törichte Frage. Du weisst nachher doch nicht, was gesund ist, denn dieses ist gar nicht so einfach zu finden, wenn man darüber denkt.

Gesund ist eben nur der Rhythmus; gesund ist, wenn es von selber geht und ich nichts dazu zu tun brauche. Gesund ist sicher das Armeschlenkern und das Beinebammeln von einer warmen Ofenkunst. Gesund ist, einen Hasen in der Beize zu haben und sich darauf über die Woche freuen zu können. Gesund ist ein rundes Sparkonto auf der Bank, zu dem bei gutem und bösem Wetter der Gedanke schnell hinlaufen kann.

Gesund ist immer und vor aller kleinlichen Geschäftigkeit der nächsten Körpersorge der grosse Stundenschlag der Natur, unbeugsam und jedem vernehmlich, der dir nur sagen will: das Bessere ist der Feind des Guten!

Das Wesen unserer Fürsorgetätigkeit.

Meine Liebe!

Du hast mir kürzlich zu verstehen gegeben, dass Du die Tätigkeit der Fürsorgerin — sagen wir offen — als eine verlorene Arbeit ansiehst, als einen Tropfen ins Meer! Du meintest: «Was nützt es heutzutage, einem Einzelnen Hilfe zu bringen, wenn dahinter hundertfältige Not aufsteht, und wie kannst Du in Deinem Berufe Befriedigung finden, wenn Du die Fürsorge so oft an undankbare Pfleglinge verschwendest, denen die Hilfe direkt aufgezwungen werden muss? Je mehr Du hilfst, desto weniger helfen sie sich selbst!»

Diese Argumente möchte ich mit Dir besprechen; dabei lass mich vorher einiges über den Beruf selbst bemerken.

Wir haben heute die sozialen Schulen als Ausbildungsstätte für Fürsorgerinnen; früher rekrutierten sie sich aus Schülerinnen der Pflegerinnenschulen. Ich gehöre zu letzteren und möchte mich nicht über die Art der Ausbildung aussprechen, nur ganz objektiv ist zu bemerken, dass die Schülerinnen der sozialen Schule meistens *jüngere* Mädchen sind, die mit idealem Sinn und jugendlichem Mut diesen Beruf ins Auge fassen und nun dazu geschult und erzogen werden, währenddem die aus den Pflegerinnenschulen hervorgegangenen Fürsorgerinnen erst aus ihrer Arbeit am Kranken und einer selbsterworbenen Lebenserkenntnis heraus das Krankenbett im Spital verlassen, um sich der Menschen im offenen, täglichen Leben zu widmen.

Es handelt sich ja auch hier um Hilfsbedürftige und zu einem grossen Teil um Kranke; es frägt sich eben nur, was man unter Krankheit versteht! Oder glaubst Du, dass ein an Leib und Seele gesunder Mensch aus blossem Vergnügen Nichtstun und Betteln als Lebensaufgabe wählt, dass er sich aus freiem Antrieb betrinkt, ein schlechtes Leben führt, Frau und Kinder misshandelt?

Geh einmal dem Faden nach, der Dich vom vernachlässigten Kleinkind zum undisziplinierten jungen Mädchen, bis zur unordentlichen, entmutigten und abgestumpften Familienmutter führt, und Du weisst, ob Du es mit *Gesunden* zu tun hast oder mit *Kranken,* oder mit solchen, die durch diese ungesunden Veranlagungen ihrer Angehörigen der sozialen Rechte nicht im gerechten Masse teilhaftig werden können. Heute kommen allerdings noch manche dazu, die ohne ihre Schuld Opfer der wirtschaftlichen Weltlage sind.

Besinnst Du Dich noch, wie in der Grippezeit unsere Arbeit uns oft hoffnungslos schien, wenn der Tod so reiche Ernte hielt unter unsern Pflegebefohlenen, und wie wir uns freuten über den *einen,* den wir dem Leben wiedergeben konnten? Gerade so fühlt die Fürsorgerin, wenn unter ihren vielen Schutzbefohlenen *einem* wirklich geholfen werden kann, auch

wenn dieser sich dabei einbildet, er hätte sich selbst errettet oder aus dem Sumpf gezogen. Unsere Befriedigung gründet sich nicht auf den äussern Dank des Gesundeten, sondern auf unser Bewusstsein, unserer menschlichen Aufgabe nachgekommen zu sein.

Allerdings hören wir öfters, die Pflege in der chirurgischen Abteilung sei dankbarer als die der medizinischen. Niemand kennt den Unterschied besser als die Pflegerin, die am einen Ort alle acht Tage das Bett eines geheilten Blinddarmpatienten neu herrichten kann, währenddem sie am andern wochenlang, erfolglos, einen Magenpatienten betreuen muss. Ebenso verschieden ist wieder der Unterschied zum Fürsorgepatienten. Es gibt eben Schwestern, die nur in der Chirurgie arbeiten wollen, und es gibt andere, die sich zur Fürsorge hingezogen fühlen!

Mehr noch als der Krankenpflegerin wünsche ich der Fürsorgerin angeborne Befähigung zu ihrer Arbeit. In welcher Art der Fürsorge sie auch tätig sein möge, es gehört psychologisches Verständnis dazu, die Schutzbefohlenen zu begreifen, es braucht eine gute Dosis Kritik, aber ebenso Wohlwollen, Grosszügigkeit und Takt. Diese Eigenschaften können durch Theorie wohl erweitert, aber nicht neu erworben werden.

Daneben gibt es überhaupt kein Wissen, das der Fürsorgerin *nicht* zu statten käme. Sie möchte juristische Fragen beantworten können, sie gibt praktische Anleitung im sparsamen Kochen, im Schneidern, in Fragen der Wohnkultur, sie sucht Beschäftigung für Arbeitslose, oder für Bettlägerige, sollte diese zeigen und deshalb zu bemeistern wissen, sie lebt sich ein in jeden einzelnen Beruf ihrer Schutzbefohlenen und sollte Antwort geben in so vielen Lebensfragen, über die in keinem Buch nachgeschlagen werden kann. Oft nur durch solches Sicheinfühlen findet sie den Weg zu ihren Pfleglingen, und kann ihnen nun mit ihrem eigentlichen Wissen helfen, sei dies nun Tuberkulose- oder Säuglingspflege, in der Arbeit an Armen, Kranken oder bei der Aufsicht über Pfleglinge und Pflegeeltern. Und dabei stehen wir in einer Zeit finanzieller Nöte! Zu allem, was wir erschaffen möchten, fehlt das Geld! Da erst merken wir den Unterschied zwischen dem Leben in der öffentlichen Fürsorge und demjenigen im Spital, wo wir wöchentlich unsere Wünsche einem Zettel anvertrauen und einige Tage dem Aufzug in Natura entnehmen können, ohne nur denken zu müssen: «Wer zahlt's?»

Deshalb ist es so wichtig, dass die Sozialschülerin sich *längere Zeit in praktischer Arbeit betätigt*, bevor sie ihren Beruf selbständig ausübt, und dass die Pflegerinnenschulen *genügend Zeit* auf theoretische Fächer verwenden, und zwar nicht nur solche, die den Spitaldienst, sondern auch solche, *die das öffentliche, soziale Leben* angehen, sei dies nun während oder direkt anschliessend an die Lehrzeit. Es ist ja nicht möglich, die Fürsorgerin auf all das vorzubereiten, was ihrer möglichenfalls wartet, wir müssen von ihr von Anfang an verlangen, dass sie immer und immer wieder aufnahmefähig bleibe, Neues zu lernen und sich in neue Verhältnisse hineinzufinden.

Zuletzt möchte ich Dich noch mit Deinen eigenen Worten fragen: Was nützt Deine Aufopferung für einen — wir wollen annehmen — Lungenpatienten der Menschheit, wenn Du doch weisst, dass Hunderte dieser Kranken zu früh zugrundegehen, weil Unwissenheit und finanzielle

Schwierigkeiten sie der nötigen, frühzeitigen und langen Pflege und der gesunden Lebensbedingungen berauben?

Du wirst antworten: Jede Krankenpflege ist Dienst am Einzelnen. Bei der Fürsorge ist es nicht anders! Je länger Du in dieser Arbeit gelebt, und mit ihr verbunden bist, desto mehr siehst Du in demjenigen, dem Du beistehst, Deinen benachteiligten Mitmenschen. Was kann er dafür, dass ihm nicht Kraft, Gesundheit und Energie gegeben wurde, wie uns? Es ist unsere Pflicht und Schuldigkeit, all das zu vergessen, was uns und ihn trennt, und das zu sehen, was uns alle verbindet: Wir alle sind Menschen, mit unsern Schwächen und Bürden. Einer aber ist, der uns sagt: «Siehe, dies ist Dein Bruder.»

Schw. *M. L.*

La maladie dans la pauvreté.

D'un très beau livre, édité à Paris en 1922, sous le titre *La journée des malades,* et dont l'abbé Perreyve est l'auteur, nous extrayons cette très belle page, qui prend un relief singulier à notre époque si cruelle pour tant de gens.

Au temps où les premières neiges de l'hiver blanchissent les toits des cités, non loin l'un de l'autre, dans la même ville, un riche et un pauvre tombèrent malades.

Le riche se renferma dans son élégante demeure et il appela ses domestiques. Aussitôt mille soins le prévinrent, dix personnes furent occupées de lui, une foule d'amis luttèrent d'empressement à sa porte, l'annonce de son malaise fut portée partout, et ce fut comme la nouvelle d'un malheur public.

Le pauvre marcha comme d'habitude au travail, car il fallait ce jour-là du pain comme la veille.

Le riche ne fut plus quitté des siens. De chères et délicates affections veillèrent à son chevet; une noble et bien-aimée femme, des enfants chéris ne sortirent plus de sa chambre, et s'envièrent les moindres occasions de le soulager.

Le pauvre rentra chez lui vers la tombée du jour, étourdi par le mal et brûlant de fièvre. En cinq efforts douloureux, il monta ses cinq étages, poussa la porte, et ne trouva qu'un lit de paille et un foyer sans feu.

Alors le riche se plaignit. Cette maladie contrariait ses plans, dérangeait ses affaires et ses plaisirs. Il prévoyait des fêtes manquées, des honneurs laissés, de nobles et fières occupations troublées par cet arrêt, l'impatience de ses amis, quelque ralentissement dans la direction de ces affaires: il s'en lamentait fort à sa pieuse femme, qui le consolait sérieusement.

Mais quand le pauvre fut étendu sur son grabat, et que le soir fut venu, il entendit confusément monter son escalier, entrer dans la chambre et allumer la vieille lampe. Trois petits enfants et une pauvre femme s'approchèrent de lui, et la femme dit: «Mon ami, comment ferons-nous demain?»

Le riche fit venir son intendant; il était bon et généreux: il fit d'abord une large aumône, et pensa justement qu'elle le protégerait devant Dieu. Puis, dans la prévision d'un mal plus grave, il donna des ordres pour l'administration de ses biens.

Le pauvre ouvrit les yeux, et, voyant sa femme épuisée par un travail stérile après une journée d'atelier, et ses petits enfants ramenés de l'asile et

tendant les mains vers la mère, il se tut, et derrière l'orbite de son œil terni se dressa l'éternel fantôme du pauvre: la faim!

Il aperçut en un moment ce que le pauvre aperçoit dès que la maladie le touche: son foyer glacé, ses enfants sans pain, nul crédit, sa place prise dans l'atelier, et, si le mal dure plus d'un mois, le congé de son logeur, la saisie de ses tristes meubles et le dur numéro d'un lit d'hôpital.

On appela des médecins chez le riche. Plusieurs vinrent, et il y eut d'illustres jalousies à ce sujet. Des hommes célèbres épuisèrent auprès de lui leur attention et leur science. Quant aux remèdes, je suis ridicule si j'en parle: l'affaire était de les connaître, non de les avoir.

La vie, comme elle est...

La femme du pauvre manqua l'atelier: elle alla trouver le bureau de bienfaisance et demanda le médecin des pauvres. On la questionna soigneusement, on écrivit beaucoup, et on la congédia. Le lendemain le médecin parut. C'était un homme intelligent, charitable et très zélé, mais chargé d'une œuvre excessive; il demeura peu de temps dans la mansarde, s'excusa de ne pas s'asseoir, et regarda sa liste: quinze visites d'indigents lui restaient à faire avant la fin du jour.

Cependant la maladie du riche se prolongeait; mais, grâce aux soins savants et aux mille prévisions d'une tendresse ingénieuse, rien ne s'annonçait mal, et, à vrai dire, nul autre malheur que l'inquiétude n'avait encore franchi le seuil de l'opulente demeure.

En ce temps même tout vint à manquer chez le pauvre, et un vieux livre, dernier souvenir de son enfance et de son père, ayant été vendu, rien ne fut plus à vendre et l'on ne sut plus que devenir.

Une opération financière se présentait à faire pour le riche. Son intendant et son notaire se consultèrent. On résolut de ne point le fatiguer d'un souci de ce genre en un tel moment; mais trois amis offrirent immédiatement de prêter une somme immense, s'il était besoin. L'emprunt fut fait et donna dix pour cent.

La femme du pauvre prit son moins misérable vêtement; elle se rendit chez un voisin qu'on disait fort à l'aise, lui raconta sa détresse et le conjura de lui prêter dix francs. Cet homme résolut d'être bon; c'est pourquoi, ayant assemblé tous ceux de sa maison, il tira dix francs de sa bourse et les tint dans sa mains. Il commença dès lors de discourir sur l'incurie des pauvres, leurs manque de prévoyance, leur imprudence, leurs défauts de toute espèce, déclara qu'avec du travail on devait toujours se tirer d'affaire, et que l'économie, le courage et la patience devaient être les vertus de l'ouvrier. Puis il donna solennellement les dix francs, et le marqua sur son livre.

Les choses allèrent quelque temps ainsi, un peu mieux chez le riche, et un peu plus mal chez le pauvre, quoique la charité chrétienne, admirable dans ses efforts et ses dévouements, empêchât au jour le jour les dernières catastrophes.

Prenons-y garde.

Quand le printemps vint et que le soleil commença de sourire aux bourgeons, le riche était guéri. On lui ordonna de partir pour ses terres

où l'air des champs et des bois devait lui rendre toutes ses forces. Il y alla sans tarder, se rendit ensuite à des eaux fameuses et demeura dans le Midi par précaution.

Mais, si l'hiver est le temps des grandes souffrances du pauvre, l'été est le temps de son grand abandon. Peu à peu, l'un après l'autre, ses protecteurs quittèrent la grande ville, et le pauvre se trouva seul. Un terme vint qui ne put être payé: il n'en fallait pas tant, et ce fut la ruine. Congé, vente, hôpital, tout le rêve du premier soir se réalisa: ce fut l'affaire de deux jours.

Un mois après, le pauvre mourut.

Le même jour, le riche écrivit à un de ses amis la lettre suivante: «Vous ne sauriez croire, mon ami, les ennuis de tout genre, les embarras, les difficultés sans nombre que m'a causés ma malheureuse maladie de l'hiver dernier. Tout a été mal et de travers depuis ce temps. J'ai manqué deux ou trois affaires superbes, j'ai laissé inachevée une construction splendide, j'ai langui tout l'hiver au coin du feu, je suis enfin dans ce pays loin de mes affections et de mes plaisirs préférés. Je tâche de me résigner à ce que veut la Providence, mais je vous avoue que j'y éprouve beaucoup de peine, et j'envie sincèrement le sort des petites gens qui n'ont ni grands intérêts ni grandes affaires sur les bras. Plus j'y pense, mon ami, plus je me persuade que ces gens-là ont bien tort de se plaindre, et qu'au fond ils sont plus heureux que nous . . .:

Prenons-y garde: vous et moi, lecteur, sommes-nous bien sûrs de n'avoir jamais écrit cette lettre?

Fieber als Heilmittel.

Fieber ein Krankheitssymptom, aber keine Krankheit.

Von *H. Frank-Obermüller.*

Eine der hervorragendsten Begleiterscheinungen der Grippe — oder, wie man früher sagte, Influenza —, die uns kürzlich wieder heimsuchte, bildet das Fieber. Besorgt beobachten zahlreiche Menschen die zunehmende Temperatursteigerung bei lieben Angehörigen, gilt doch vielfach noch die stark erhöhte Körperwärme als gefährliche Krankheit.

Wenn die medizinische Wissenschaft sich auch ungeachtet aller von ihr gemachten Fortschritte heute noch nicht über das wahre Wesen des Fiebers im klaren ist, so steht doch soviel fest, dass es eine Krankheit, die sich mit Fieber schlechtweg bezeichnen liesse, nicht gibt. Die gegenteilige Auffassung gehört einer schon ziemlich weit zurückliegenden Vergangenheit an. Man hat inzwischen erkannt, dass die mehr oder weniger erhöhte Körpertemperatur nur eine Begleiterscheinung, ein Symptom bestimmter Krankheiten darstellt. So hat ein an Tuberkulose Leidender häufig auch Fieber, aber selbst wenn es gelingt, dieses auf die eine oder andere Weise zum Verschwinden zu bringen, so ist der Kranke deswegen noch keineswegs geheilt.

Wenn das Fieber demnach nur ein Krankheitssympton bildet, so doch jedenfalls ein sehr bedeutsames, und zwar deswegen, weil es eine richtige Diagnose durch den Arzt sehr erleichtert. Die Tatsache, ob der Kranke

Fieber hat oder nicht, kann an sich schon für die Beurteilung des Leidens von Bedeutung sein, vor allem gilt dies aber für den Verlauf der Fieberkurve. Daher legt der behandelnde Arzt fast stets so grossen Wert auf genaue, mehrmals täglich zu wiederholende Messungen der Körpertemperatur.

Solange das Fieber noch als Krankheit galt, bemühte man sich verständlicherweise, es nach Möglichkeit zu bekämpfen und zu unterdrücken. Die dabei angewandten Mittel brauchen, auch im Lichte unserer modernen Kenntnisse, nicht ohne weiteres falsch gewesen zu sein. So tritt als hervorstechendes Merkmal der Malaria ein in bestimmten Abschnitten wiederkehrendes Fieber auf, das durch die Verabreichung von Chinin verschwindet, worauf der Kranke genesen ist. Er gesundet aber nicht, weil das Fieber beseitigt wurde, sondern dieses verschwand, weil das Chinin den Erreger der Malaria unschädlich machte. Bei andern mit Fieber verbundenen Krankheiten versagt das genannte Mittel völlig.

Auch bei andern Krankheiten verordnet der Arzt häufig fiebervertreibende Mittel, so beim akuten Gelenkrheumatismus das bekannte Salizyl. Danach lassen zwar die Schmerzen nach, die Schwellung der Gelenke geht zurück und das Fieber sinkt, aber der letztere Umstand darf keineswegs als die Ursache der Besserung angesehen werden. Wenn in andern Fällen, besonders bei sehr hoher Temperatur, fieberstillende Mittel verabreicht werden, so auch hier nicht, weil man damit die betreffende Krankheit zu heilen glaubt, sondern um dem allzu stark in Anspruch genommenen Herzen eine gewisse Schonung und Erleichterung zu verschaffen.

Im Gegensatz zu den erwähnten Beispielen, in denen man aus dem einen oder andern Grunde gegen das Fieber vorgeht, kennen wir heute aber auch andere, in denen der Arzt es geradezu als nützliches und willkommenes Mittel, als einen Helfer im Kampf gegen bestimmte Leiden zu Hilfe ruft und künstlich herbeiführt. Fiebererregende Mittel spielen daher in der modernen Medizin eine wichtige Rolle.

Das bekannteste Beispiel auf diesem Gebiete ist wohl die Bekämpfung der Paralyse durch die Einspritzung von Malaria-Bazillen nach dem Verfahren des Wiener Forschers Wagner von Jauregg, wodurch bei den Kranken ein auf natürlichem Wege entstandenes Fieber hervorgerufen wird. Die Behandlung mit den notwendigerweise damit verbundenen Malaria-Anfällen ist für ihn zwar nicht gerade angenehm und unter Umständen auch nicht ganz ungefährlich, aber andererseits sind auf diese Weise schon manche sonst rettungslos verlorene Fälle zu einem günstigen Ausgang geführt worden. Wegen der genannten Nachteile sucht man daher nach einer Krankheit, die sich leicht auf den Menschen übertragen lässt, völlig unschädlich für ihn ist und kräftiges Fieber auslöst, aber auch in jedem gewünschten Augenblick durch ein entsprechendes Heilmittel wieder beseitigt werden kann. Solange eine derartige, durch lebende Parasiten hervorgerufene Krankheit aber noch nicht gefunden ist, muss sich die ärztliche Wissenschaft mit anorganischen Stoffen, wie etwa dem Terpentin, begnügen, durch die sich Fieber hervorrufen lässt. Dem Vorteil der Ungefährlichkeit steht bei ihnen bis heute allerdings der Nachteil geringerer Wirksamkeit gegenüber.

Wenn wir auch heute, vornehmlich durch die Beobachtung am Krankenbett, wissen, dass einige, mit Fieber verbundene Krankheiten, wie akute

Lungenentzündung oder die gefürchtete Wundrose, von günstigem Einfluss auf andere, meist chronische Leiden sind, so vermögen wir den letzteren leider nicht dadurch zu Leibe zu gehen, dass wir bei dem Patienten Lungenentzündung oder Rose künstlich hervorrufen — das würde sehr nach einer Kur im Sinne des Doktor Eisenbart aussehen —, aber wir können doch den entsprechenden Erscheinungen auf anderem, harmloserem Wege nach Möglichkeit uns zu nähern suchen; das ist es, was die moderne Fieberbehandlung tut.

Wenn auch, wie gesagt, gewisse von Fieber begleitete Infektionskrankheiten andere Leiden günstig zu beeinflussen vermögen, so gilt das keineswegs von allen. So z. B. nicht von der Grippe, von der wir ausgingen. Diese wirkt vielmehr auf viele chronische Leiden nur verschlimmernd ein. Dies Beispiel mag genügen, um zu zeigen, dass die Fieberbehandlung nur vorsichtig und nach reiflicher Ueberlegung angewandt werden darf, wenn man mit ihr die Erfolge erzielen will, die sie — und häufig nur sie — zu geben vermag.

Mehr Verständnis.

Der Kranke wird zum Egoisten, auch wenn er als gesunder Mensch bescheiden, zurückhaltend, ja sogar opferfreudig war. Wir dürfen unsere Patienten nie und nimmer deshalb tadeln, auch in unserem Innern nicht. Die Natur hilft sich da, sie will den Menschen gesund machen um jeden Preis und wird auch alle äusseren Einflüsse darnach werten. Sie gibt ihm Schmerzen, damit er stille liegt; sie lässt ihn müde werden, damit man ihn schone. Nehmt Rücksicht darauf; ein Patient, der keine Besuche will, verträgt auch keine Besuche. Behandelt ihn nicht wie ein Kind, das man ablenken will. Wenn er allein sein will, dann lasst ihn allein; er hat mit seinen Gedanken genug zu tun. Denkt daran, dass viele Menschen erst im Kranksein zu sich kommen, viele erst dann Zeit haben, mit sich selbst ins Reine zu kommen. Glaubt auch nicht, ihr müsstet eurem Kranken fortwährend vorhalten, dass er nicht der einzige Patient und nicht der Schwerstkranke in eurer Abteilung sei. Es ist kein Trost, zu wissen, dass auch andere leiden; der Schmerz tut ebenso weh. Sagt dem *Gesunden*, wieviele andere zurzeit leiden, damit sie einsehen, wie glücklich sie sind, und wenn sie euch antworten, sie hätten dafür andere Sorgen, dann sagt ihnen, dass der Kranke selten ohne ein schweres Bündel Sorgen ins Spital kommt, und denkt selbst daran, dass er meist körperlich *und* seelisch leidet. Gönnt dem Patienten das Gefühl, er sei lieb Kind, er sei in diesem Augenblick eure grösste Sorge, euer einziger Kummer. Ihr seid ja für ihn da und sollt ihm helfen.

Und sprecht nichts von Euch. Seufzt nicht, weil ihr müde seid. Klagt nicht, weil der Arzt immer zur Essenszeit Visite macht. Erzählt nicht, dass heute nacht wieder ein Notfall kam. Und wenn ihr lustig seid, so bringt eine stille Fröhlichkeit ins Zimmer, keinen lauten Spass. Der Kranke schliesst sich ab gegen das Aussen, will nichts davon wissen. Er beneidet Euch, weil ihr Müdigkeit, Unannehmlichkeit und schwere Arbeit ertragen könnt und begreift nicht, dass ihr Lust habt, zu lachen. Ihr tut ihm weh.

Der Kranke hat nur ein Ziel vor Augen: Gesund und leistungsfähig sein! Er leidet unter seiner Hilflosigkeit, und wenn er so weit hergestellt ist, so wird er nur zu gerne auf eure Pflege verzichten. Gewiss, manchmal wird ein ernstes und zurechtweisendes Wort von Nutzen sein, aber gebt acht, dass ihr nicht verletzt oder falsch urteilt. Und sagt euch immer: Die Krankheit selbst ist der beste Erzieher. Schw. *V. R.*

Devoir de l'infirmière-visiteuse comme témoin en justice.

Un avocat vaudois qui s'intéresse d'une façon particulièrement bienveillante au travail des infirmières a bien voulu nous faire parvenir les lignes qui suivent et qui donnent des directives pour les témoignages en justice. Comme ces indications peuvent être utiles non seulement aux infirmières travaillant dans le canton de Vaud, mais encore à toutes les gardes-malades, nous les reproduisons volontiers et engageons nos collègues appelées à témoigner devant le juge à se conformer scrupuleusement à la manière de faire si judicieusement indiquée ici.

L'infirmière-visiteuse est tenue au devoir du secret professionnel au même titre que le médecin, le pasteur, l'avocat, le notaire, etc. Elle devra d'autant plus obéir strictement au devoir du secret professionnel qu'elle doit exercer son activité en toute indépendance dans tous les milieux, sans prendre parti — dans des conflits de droit (notamment en matière de divorce) — ni pour l'une ni pour l'autre des parties en cause.

C'est là une règle générale et bonne; elle est toutefois soumise à certaines exceptions dont la conscience morale et professionnelle de l'infirmière sera seul juge, si, par exemple, l'infirmière-visiteuse était le témoin direct d'un attentat aux mœurs, ou si un fait de ce genre lui est révélé. Dans ce cas, avec un extrême prudence, elle s'assurera que le fait est bien vrai; dans ce cas aussi elle devra en nantir de suite le juge, commençant par *aller le voir*, plutôt que de lui écrire. Mais ceci est l'exception.

Heureusement la loi assure le devoir du secret professionnel de l'infirmière dont il fortifie ainsi l'autorité morale; en effet, l'art. 188 du Code de procédure civile vaudoise prévoit ceci:

«Nul n'est tenu de déposer comme témoin sur des faits qu'un devoir professionnel lui interdit de révéler s'il n'est expressément délié de ce devoir.

Le juge apprécie dans chaque cas, suivant la nature de la profession ou des fonctions qu'exerce le témoin, jusqu'où s'étend le secret professionnel. Il s'oppose d'office à toute question à laquelle le témoin ne pourra répondre sans violer une prescription légale ou réglementaire qui lui impose le secret.»

Si donc une infirmière-visiteuse reçoit une convocation (citation) à comparaître comme témoin devant un juge ou devant un tribunal, *son premier devoir est de se présenter au jour et à l'heure exacte* indiqués sur la citation. Si elle néglige ce devoir, elle s'expose à une amende, à moins qu'elle ne soit malade ou retenue au chevet d'un malade grave. Dans ce cas elle *écrira de suite* son empêchement au juge ou président de façon à ce que ce dernier reçoive le message avant la fin de l'audience, ou avant l'audience si possible.

A l'audience quand le juge ou le président commencera à interroger l'infirmière, celle-ci pourra et devra même, dans la majorité des cas, *déclarer qu'elle invoque le devoir du secret professionnel,* tel qu'il est prévu à l'art. 188 du Code de procédure cité plus haut. Si le juge reconnaît ce devoir, il autorisera l'infirmière à se retirer sans témoigner.

Telle est la règle générale à suivre, surtout en matière de procès en divorce, de séparation de corps, d'une façon générale dans toutes les questions du droit de famille. En résumé, abstraction faite du devoir impérieux du secret professionnel, l'infirmière-visiteuse se trouvera bien de ne prendre parti ni pour l'une ni pour l'autre des parties en cause; ce faisant, elle pourra exercer d'autant plus librement et d'autant mieux son ministère dans toutes les maisons de son territoire d'action.

Mais on répète qu'il y aura certains cas flagrants appelant l'infirmière-visiteuse à intervenir auprès du magistrat: attentats à la pudeur, mauvais traitements sur des enfants, etc.; ceci se fera avec une grande prudence, sans révélation qu'au magistrat lui-même ou à ses agents de confiance.

Aus den Verbänden. - Nouvelles des sections.
Schweizerischer Krankenpflegebund.

Krankenpflegeverband Bern.

Gründungsfeier der Sektion Bern. In einer hübschen Plauderei, für die wir ihm bestens danken wollen, hat unser Mitglied Herr Schenkel in der letzten Nr. unserer Zeitschrift über die Gründung unseres Verbandes gesprochen. Er hat am Ende seines Artikels den Wunsch ausgesprochen, ob es nicht möglich wäre, in einer einfachen Feier derer zu gedenken, die von Anfang an dabei waren und heute nicht mehr unter uns sind. — Der Vorstand hat nun seinerzeit bereits den Beschluss gefasst, die Gründungsfeier der Sektion mit der Abhaltung der nächsten Hauptversammlung zu verbinden, die Ende März stattfinden wird. Er hat dies getan in der Ueberlegung, dass dieser Zeitpunkt sich besser zur Durchführung einer bescheidenen Feier eignet, als dies zur Zeit der Fall wäre.

Der Präsident: Dr. *Scherz.*

Fortbildungkurs der Sektion Bern des Schweizerischen Krankenpflegebundes, 5. bis 7. November 1934, in Bern.

Montag, 5. November.

8.15 Besammlung der Kursteilnehmer im Schulsaal der Rotkreuzpflegerinnenschule Lindenhof, Hügelweg 2. Geschäftliche Mitteilungen.

8.30— 9.30 Dr. med. *Schatzmann,* Bern: «Diätfragen». I.

10.00—12.00 *Besuch* des *Serum- und Impfinstitutes* in Bern, Friedbühlstrasse 36. Führung und Vortrag durch Herrn Dr. med. *Krumbein.*

14.00—18.00 *Diätküche* im *Brunnmattschulhaus,* Effingerstrasse. Leitung: Frl. *Julie Zuber* und Frl. *Liechti.*

Dienstag, 6. November.

8.30 Dr. med. *Witmer,* Augenarzt, Bern: «Verschiedenes über Augenkrankheiten».

10.00 Dr. med. *H. Scherz:* «Berufserkrankungen».
11.00 Dr. med. *Schatzmann,* Bern: «Diätfragen». II.
14.00—18.00 *Diätküche* (Fortsetzung).

Mittwoch, 7. November.

8.00 Sammlung im Zahnärztlichen Institut der Universität Bern, Kannenweg 14.
8.15 Vortrag von Herrn Dr. med. *Senn:* «Allerlei über Zahnhygiene». Demonstrationen.
10.00 Dr. med. *Stiner,* Eidg. Gesundheitsamt, Bern: «Neuere Desinfektionsfragen.»
11.00 Prof. Dr. med. *Werder,* Eidg. Gesundheitsamt, Bern: «Lebensmittelfälschungen mit Demonstrationen».
Beide Vorträge finden im Hörsaal des Eidg. Gesundheitsamtes statt. Bollwerk 27.
14.00 *Besuch der Anstalt für schwachsinnige Mädchen, Weissenheim,* Schwarzenburgstrasse 36, Bern. Daselbst Vortrag von Herrn Pfarrer *Lörtscher,* kant. Armeninspektor, und Besichtigung des Institutes.
17.00 *Gemeinsamer Tee,* offeriert von der Sektion Bern.

Anmeldungen sind bis spätestens 1. November zu richten an die Kassierin des Verbandes, Schw. *Lina Schlup,* Niesenweg 3, Bern.

Da die Teilnehmerzahl der Platzverhältnisse wegen eine beschränkte ist, empfiehlt sich rechtzeitige Anmeldung. Teilnehmer, die nicht Bundesmitglieder sind, können nur soweit berücksichtigt werden, als es die Zahl der übrigen Teilnehmer erlaubt.

Kursgeld Fr. 10.—. Es werden ausserdem Tageskarten zu Fr. 5.— ausgegeben für solche Teilnehmer, die beruflich verhindert sind, den ganzen Kurs zu besuchen. Karten zum Besuche von *einzelnen* Vorträgen oder zu Besichtigungen werden keine ausgegeben.

Die Teilnehmer werden gebeten, die angesetzten Zeiten pünktlich einzuhalten. Abänderung des Programmes vorbehalten.

Bern, den 15. Oktober 1934.

Der Kursleiter: Dr. *Scherz.*

Krankenpflegeverband St. Gallen.

Wir machen unseren Mitgliedern die Mitteilung, dass *Frau Würth* am 1. November unser neues Bureau, *Blumenaustrasse 38, Parterre, Tel. 3340,* beziehen und die Leitung der Stellenvermittlung übernehmen wird.

Wir erinnern nochmals an den Stellenvermittlungsbeitrag von Fr. 5.—, der in der ausserordentlichen Hauptversammlung beschlossen wurde und bitten, ihn bis Ende Oktober einzubezahlen.

Donnerstag, 18. Oktober, 20.15 Uhr, wird Herr Dr. Weber im Vortragssaal, Haus I des Kantonsspitals, über Scharlach sprechen. Wir laden zu recht zahlreichem Besuche ein.

Wir möchten auch unsere Vorleseabende während der Wintermonate wieder aufnehmen. Ich freue mich, Sie je am letzten Donnerstag im Monat mit einer Handarbeit bei mir empfangen zu dürfen. *A. Zollikofer,* Tigerbergstr. 23.

Section Neuchâtel.

Nous avisons les membres de la Section Neuchâtel que l'assemblée générale annuelle aura lieu le *mercredi 7 novembre 1934* au Restaurant féminin, comme d'habitude.

Nous prions nos membres de bien vouloir réserver cette date à cette réunion particulièrement importante; ils seront du reste convoqués personnellement huit jours à l'avance. L'ordre du jour prévoit le renouvellement du comité, la proposition d'avoir pour 1934/1935 un exercice de 18 mois, afin de mettre notre exercice en harmonie avec les Statuts centraux révisés, la fixation de la cotisation, etc.

A ce sujet, nous avons constaté avec regrets que plusieurs cotisations 1933/1934 ne sont pas encore parvenues à notre caissière, Sœur *Valentine Debrot, rue Bachelin 14, à Neuchâtel,* malgré ses réclamations. Quelques remboursements sont même venus en retour!... Nous prions ceux de nos membres qui sont en retard avec leurs cotisations, de bien vouloir réparer leur oubli au plus vite.

Tous nos membres sont cordialement invités à se retrouver à l'assemblée générale du 7 novembre où sera discutée aussi une petite fête de Noël.

Section Vaudoise.

La Section Vaudoise a été longuement en vacances et nous espérons que tous les membres ont joui de ce bel été et repris des forces pour leur tâche journalière. Il est temps maintenant de faire un programme d'hiver et le comité vous propose une nouvelle série de conférences, les unes consacrées à des sujets de chirurgie et de médecine, d'autres sur des sujets intéressant les infirmières: assurances, questions juridiques, obligation de l'infirmière en temps de guerre. La première de ces causeries aura lieu le jeudi 1er novembre à 14.30 heures, à l'hôpital cantonal. M. le Dr Jean Rossier vous parlera de «Soins post-opératoires et de quelques nouveaux procédés de narcose». Nous espérons que vous viendrez nombreuses, que nous retrouverons les beaux auditoires de l'an dernier.

Nous avons le chagrin de vous faire part de la mort de madame Dumas-Friderici. Plusieurs de nos membres doivent la connaître car elle était très assidue à nos assemblées et conférences où nous aimions la voir venir avec sa bonne humeur et sa bonté inaltérables. Infirmière très capable, elle était aimée de ses malades qu'elle soignait avec dévouement, douceur et fermeté.

Neuanmeldungen und Aufnahmen. — Admissions et demandes d'admission.

Sektion Basel. — *Aufnahme:* Schw. Lisette Portmann (Uebertritt von Bern). — *Anmeldung:* Schw. Rachel Pettermand, von Basel (Wiedereintritt). — *Austritt:* Schw. Betli Endrizzi.

Sektion Bern. — *Anmeldungen:* Schwn. Eugenie Wenger, geb. 1901, von Basel, Alice Morf, geb. 1896, von Wangen bei Dübendorf, Margrith Lauper, geb. 1905, von Seedorf (Kt. Bern), Charlotte Gerber, geb. 1910, von Langnau i. Emmental.

Sektion Luzern. — *Anmeldung:* Schw. Maria Bernasconi, von Craggino (Provinz Como), geb. 1909 in Genf (Bundesexamen).

Section de Neuchâtel. — *Demande d'admission:* Sœur Hélène Duboulet, née en 1905, de Trélex (Vaud).

Section Vaudoise. — *Admissions définitives:* Mlles Gabrielle Glapey, Félise Bolomey, Alice Grand, Mmes Marthe Sabattini-Gindroz, Brasey-Clavel, Mlles Mathilde Berney, Rose Jaton, Anna Cusin, Germaine Gatti, Minna Haller. — *Transfert:* de la Section de Neuchâtel, Mlle Lily Ummel. — *Demande d'admission:* Mlle Esther Cornaz, née le 4 octobre 1898, de Faoug. — *Démission:* Mme Dumas-Friderici.

Sektion Zürich. — *Anmeldungen:* Schwn. Helene Honegger, 1903, von Dürnten (Schwesternhaus vom Roten Kreuz, Zürich, Bundesexamen), Wally Kellenberger, 1911, von Walzenhausen (Pflegerinnenschule Zürich), Klara Oswald, 1895, von Oberaach, Thg. (Rotkreuzpflegerinnenschule Bern), Luise Hochuli, 1909, von Reitnau, Aarg. (Krankenasyl Neumünster, Bundesexamen), Margarete Schmid, 1905, von Krailling, Bayern (Rotkreuzpflegerinnenschule Bern), Johanna Spyri, 1907, von Tägerwilen (Pflegerinnenschule Zürich). — *Provisorisch aufgenommen:* Schwn. Martha Hakios, Helene Römer, Hedwig Sulger, Helene Wiedmer. — *Definitiv aufgenommen:* Schwn. Ursula Balzer, Elsy Burger, Lily Curti, Emma Munz, Mina Wartmann.

Examen des Schweiz. Krankenpflegebundes.

Die diesjährigen Herbstprüfungen für die deutsche Schweiz finden statt:
in Zürich, Asylstrasse 90, am 16. Oktober,
in Aarau, Kantonsspital, am 17. Oktober,
in Bern, Lindenhof, am 19. Oktober.

Im ganzen sind 43 Kandidaten zugelassen worden. Die persönlichen Einladungen wurden ihnen direkt zugestellt.

Bern (Taubenstrasse 8), 15. Oktober 1934.

Der Vorsitzende der Prüfungskommission:
Dr. C. Ischer.

Examens de l'Alliance suisse des gardes-malades.

Les examens de cet automne pour la Suisse romande auront lieu à Lausanne, Hôpital cantonal, les 23/24 octobre 1934.

En tout 43 candidats ont été admis et ont reçu des invitations spéciales.

Berne (Taubenstrasse 8), 15 octobre 1934.

Le président des examens:
Dr. C. Ischer.

Jetzt ist die Zeit der Erkältungen

Ein gutes Vorbeugungsmittel gegen Infektionen der Atmungsorgane ist Formitrol. Formitrol enthält als wirksamen Bestandteil Formaldehyd, das dem Speichel deutliche bakterienhemmende Eigenschaften verleiht und deswegen geeignet ist, die Ansteckungsgefahr zu vermindern.

FORMITROL

eine Schranke den Bazillen

Formitrolpastillen sind in den Apotheken zu Fr. 1.50 per Tube erhältlich.

Druck: Buchdruckerei Vogt-Schild, Solothurn. – Imprimerie Vogt-Schild à Soleure.

„Calcium-Sandoz“

das wirksame **Konstitutionsmittel**

Pulver — Tabletten
Sirup — Brausetabletten

CHEMISCHE FABRIK VORMALS SANDOZ, BASEL

Die Stelle der

Oberschwester

(zugleich Oberhebamme) an der geburtshilflich-gynaekologischen Abteilung des *Kantonsspitals Winterthur* ist auf 1. Dezember 1934 neu zu besetzen. Jahresbesoldung bei freier Station: Fr. 2520.— bis Fr. 3840.—, abzüglich 5% Gehaltsabbau. Pensionsberechtigung. Tüchtigen Bewerberinnen können entsprechend ihrer bisherigen Tätigkeit Dienstjahre angerechnet werden. - Erfahrene Schwestern mit Hebammendiplom wollen sich unter Beilage der Zeugnisse nebst Angaben über den Bildungsgang schriftlich dem Chefarzt der Abteilung anmelden.

Dipl. Kranken- und Nervenpflegerin

sucht Dauerpflege oder selbständige Arbeit in Klinik, Sanatorium oder Privat. Gute Referenzen. Anfragen unter Chiffre 166 an den Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Pflegerin

in Nerven- und Krankenpflege, sowie in sämtlichen Hausarbeiten bewandert, deutsch und französisch sprechend, **sucht Stelle** in Klinik, Sanatorium oder Privat. Gute Referenzen und Zeugnisse. Offerten unter Chiffre 167 an die Geschäftsstelle des Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Gesucht

für sofort tüchtige, erfahrene

Krankenschwester

für den Abteilungsdienst und Operationssaal in chirurgische und heliotherapeutische Klinik im Hochgebirge. Sichere Kenntnisse im Operationssaal und chir. Pflege, sowie Sprachenkenntnisse erwünscht. Offerten mit Bild und Zeugnissen unter Chiffre 165 an den Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

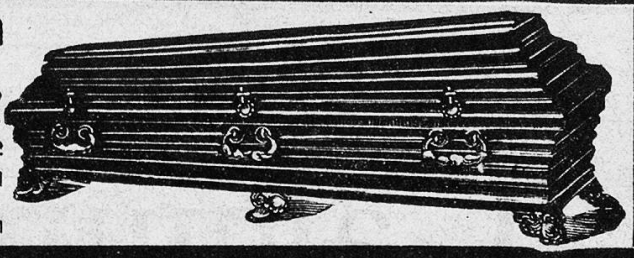
Pflegerin

die mehrere Jahre in leitender Stellung war, **sucht** selbständige Pflege zu Nerven- oder körperlich Kranken in Privat, Asyl oder Anstalt. Gute Referenzen und Zeugnisse zu Diensten. Offerten erbeten unter Chiffre 168 a. d. Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Jüngere, tüchtige Krankenschwester

die einige Jahre in Spital und Gemeindepflege tätig war, **sucht** auf Januar 1935 passenden Posten in Gemeindepflege, Privat, Spital oder Sanatorium. - Offerten unter Chiffre 160 an den Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Sarglager Zingg, Bern
Nachfolger Gottfried Utiger
Junkerngasse 12 — Nydeck. Telephon 21.732



Eichene und tannene Särge in jeder Grösse
Metall- und Zinksärge - Särge für Kremation

Musteralbum zur Einsicht. - Leichenbitterin zur Verfügung. - Besorgung von Leichentransporten

Soeben erschienen:

Rotkreuz-Verlag, Bern

SO BLEIBST DU GESUND!

Wegleitung zu gesunder Lebensführung
Anregungen und Ratschläge
Allgemein verständliche Darstellung

von Dr. med. Th. Brunner

Preis Fr. 1.—

Zu beziehen durch:

PETRI & Cie. A.-G. - SOLOTHURN
BUCH- UND KUNSTHANDLUNG

DRUCKSACHEN
FÜR VEREINE UND PRIVATE

liefert rasch, in sorgfältigster graphischer Ausführung und zu zeitgemässen Preisen

VOGT-SCHILD
Buchdruckerei - Solothurn
Telephon 155, 156 Dornacherstrasse

Ernährung ist wichtig

Steinmetz Brot ist richtig

DENN: STEINMETZ-BROT IST DAS BROT AUS GEWASCHENEM UND ENTHÜLSTEM GETREIDE

Schweiz. Steinmetz-Organisation G. Sackmann, Basel

LEDER für Handarbeiten

in grösster Auswahl vom billigen bis zum feinsten, apartesten. Sämtliche Zubehör für Lederarbeiten gut und äusserst vorteilhaft.

Nachmittags:

Gratis Anleitungs-Kurse.

Ein Kauf beim LEDER-HOHL enttäuscht Sie nicht. Das Spezial-Geschäft für Lederarbeiten:

F. HOHL

Im Hause „METROPOL. - Tel. 59.118
Eingang Fraumünsterstrasse 14

ZÜRICH 1

Schwestern 10% Rabatt. - Leder-Musterkarte mit Preisliste auf Verlangen nach auswärts.

Das Frauenerholungsheim
des Zweigvereins Oberaargau des Roten Kreuzes auf dem aussichtsreichen **Hinterberg** bei Langenthal, vollständig gemeinnütziges Institut, nimmt erholungsbedürftige Frauen und Töchter unter günstigen Bedingungen auf. Schöne Parkanlagen und angrenzende, ausgedehnte Waldungen. Gute Verpflegung. - Liebevolle Behandlung. - Pensionspreis, je nach Zimmer, Fr. 4.— bis Fr. 6.— pro Tag. Prospekt verlangen.

DELLSPERGER & CIE.

BERN, Waisenhausplatz 21
Apotheke zum alten Zeughaus

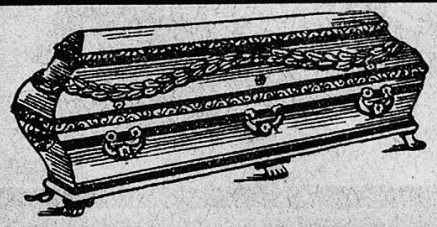
Wir führen Alles

zur Pflege Ihrer Gesundheit in kranken und gesunden Tagen

Die Inserenten der „Blätter für Krankenpflege“

empfehlen wir den tit. Vereinen und Privaten bei ihren Bestellungen zur gefälligen Berücksichtigung. **Die Administration.**

Nur dauernde Insertion
vermittelt den gewünschten Kontakt mit dem Publikum!



Sargfabrik Carl Dreher - Basel

Totentanz 8
Telephon 23.167

besorgt alles prompt bei Todesfall - Leichenauto

Neu!

Die aus feinstem Seidencrêpe hergestellte

„SIDAL"-Binde

ges. gesch.

ist die **einzige Beinbinde,** die beim Tragen unter Seidenstrümpfen nicht auffällt.

Weitere Vorteile:

Fleischfarben, leicht und dünn,
im Sommer angenehm zum Tragen,
wird durch Waschen noch elastischer,
feste und doch glatte Webkanten und
deshalb unbegrenzt in der Benützung.

Zürich

Die „Sidal"-Binde wird von der tit. Aerzteschaft empfohlen.

Musterabschnitte und Prospekte durch

Verbandstoff-Fabrik Zürich A.-G.
Zürich 8

Solange ....

die Wollpreise uns dies erlauben, haben wir den Preis für den

Trachtenmantel

von Fr. 80.— auf Fr. **76.—** reduziert.

Schwestern erhalten dennoch 10% Rabatt

Chr. Rüfenacht A.-G. Bern

Zu verkaufen

in bekanntem Höhenkurort des Berner Oberlandes (ca. 1200 m) ein schön gelegenes und gut eingerichtetes Chalet. Sehr geeignet als

Kinderheim

Anfragen unter Chiffre 138 an die Geschäftsstelle des Rotkreuz-Verlag, Solothurn.

Schwestern-Gummikragen

liefert in allen Formen u. nach Muster

Alfred Fischer - Zürich I
Limmatquai 64

Schwesternheim

des Schweizerischen Krankenpflegebundes

Davos-Platz Sonnige, freie Lage am Waldesrand von Davos-Platz. Südzimmer mit gedeckten Balkons. Einfache, gut bürgerliche Küche. Pensionspreis (inkl. 4 Mahlzeiten) für Mitglieder des Krankenpflegebundes Fr. 6.— bis 8.—. Nichtmitglieder Fr. 7.— bis 9.—. Privatpensionärinnen Fr. 8.— bis 12.—, je nach Zimmer.

Inserieren bringt Erfolg!

Die Allg. Bestattungs A.G., Bern

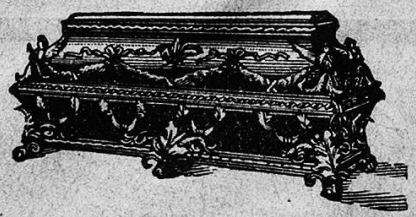
besorgt und liefert alles bei Todesfall

Predigergasse 4
Telephon Bollwerk 24.777

Leichentransporte - Kremation
Bestattung -- Exhumation

Pompes Funèbres Générales S. A. Berne

P.S. In Bern ist es absolut überflüssig, noch eine Leichenbitterin beizuziehen



Rotkreuz-Verlag Bern

Nr. 6 — Oktober 1934

LINDENHOFPOST

BEILAGE ZU DEN BLÄTTERN FÜR KRANKENPFLEGE

Erscheint alle 2 Monate

Lindenhof, November 1934.

Liebe Schwestern!

«Das Laub fällt von den Bäumen», singen die Schülerinnen, das merkt auch unser Gärtner, der unermüdlich die braunen, rauschenden Blätter zusammenkehrt. Wir durften einen selten schönen, sonnigen Sommer und Herbst erleben, wofür Kranke und Gesunde sehr dankbar sind.

Die Diplomprüfung fiel zufriedenstellend aus, es gab neun «sehr gut» und elf «gut».

Kurs 71 ist am 12. Oktober mit militärischer Pünktlichkeit eingerückt, eifrig am Werk und bis dato noch vollzählig.

Wieder ist manches verschönert und verbessert worden im Lindenhof. Ihr werdet Freude haben an den hellen, freundlichen, mit soliden Rupfen versehenen Gängen im Tiefparterre, sowie an den farbenfrohen Küchenräumen. Die Küchenangestellten tragen nun einheitliche Dienstkleidung mit schmucken Battisthäubchen.

Gegenwärtig findet der Fortbildungskurs der Sektion Bern statt, der viele altbekannte, lerneifrige Schwestern in unserm Schulzimmer vereinigt. Es ist uns immer eine grosse Freude, wenn unsere lieben «Alten» Einkehr bei uns halten.

Der Posten der Abteilungsschwester im Pavillon ist noch nicht vergeben. Wir haben die verschiedenen Anmeldungen auf unserer Liste vermerkt und werden auf dieselben zurückkommen. Wir danken Euch für Euren Helferwillen. Schw. Marguerite Bridevaux, welche als Ferienablösung im Pavillon wirkte, dort schon eingelebt war und noch einige Zeit bleiben kann, besorgt die Vertretung in verdankenswerter Weise bis nach erfolgter Wahl.

Abteilungsschwester Alice Morf auf der II. Etage A sieht sich leider aus Familiengründen genötigt, auf den Jahreswechsel nach Zürich überzusiedeln, deshalb wird auch dieser Posten zur Bewerbung ausgeschrieben. — In das renovierte Waldhaus in Münsterlingen sollen demnächst eine zweite diplomierte Schwester und eine Lehrschwester mehr kommen.

Für alle diese Posten benötigen wir leitende Schwestern, die nicht nur Freude haben an der Krankenpflege, sondern auch an erzieherischer Tätigkeit, die über pädagogisches Talent verfügen. Ihr wisst ja alle, wie wichtig es ist, dass unsere jungen Schwestern durch einsichtige, verständnisvolle Oberschwestern angeleitet werden, welche sich der grossen Verantwortung ihrer Erziehungsaufgabe bewusst sind, denen das Lehren nicht ein lästiges «Muss», sondern direkt ein Bedürfnis ist. Wie viel Schönes, Ideales kann in einer Schülerin zur Entfaltung gebracht werden durch ein gutes Vorbild, durch richtige Belehrung, wie viel kann aber auch geschadet werden, wenn eine leitende Schwester nicht auf der Höhe ihrer Aufgabe ist.

Als Oberschwester des Kreisspitals Samaden ist Schw. Anny Lüthi gewählt worden. Schw. Anny arbeitet schon über sieben Jahre in Samaden,

sie kennt Land und Leute. Wir wünschen ihr viel Kraft und Freudigkeit für ihr verantwortungsvolles Amt.

Herr Dr. Ischer hat eine strenge, ihm aber doch immer wieder liebe Examensession hinter sich. — Ich machte Spitalbesuche in Samaden, Münsterlingen, Basel, Liestal, Erlenbach i./S. — Das schwere Autounglück, welches die Vorgesetzten des Bürgerspitals Basel betroffen hat, ist uns allen nahe gegangen.

Unsere früheren Kurse finden sich des öftern privatim zusammen. Kurs 31 feierte sein zwanzigjähriges Jubiläum in Olten, Kurs 54 traf sich in Basel. Wir danken herzlich für das liebe Gedenken.

Schmerzlich bewegt hat uns der so frühe Heimgang unserer gew. Schw. Elsa Lutz von Männedorf (Kurs 66), nachmalige Schülerin der sozialen Frauenschule in Zürich. Sie starb nach kurzer, schwerer Krankheit im Alter von erst 24 Jahren.

Mit raschen Schritten geht es der Festzeit entgegen. Wir wünschen Euch allen jetzt schon eine gesegnete Weihnachtszeit und ein glückbringendes neues Jahr, reich an innerem Wachsen und Werden. Mögen wir alle den Rot-Kreuz-Gedanken hoch halten und würdige Vertreterinnen desselben sein.

In alter Liebe Eure *Erika A. Michel.*

Abschlusszeit des Kurses 65.

Wie haben sich alle von uns darauf gefreut, die letzten Wochen unserer Lehrjahre wieder gemeinsam verbringen zu können! Natürlich ist die Wiedersehensfreude gedämpft worden durch das Bedauern, die liebgewonnene Aussenstation verlassen zu müssen; die selbständige Arbeit aufzugeben, um sich wieder einem Schulbetrieb unterzuordnen. Daher haben einige von uns der Lindenhofzeit vielleicht eher zweifelnd als freudig entgegengesehen. Aber es ist allen sehr leicht gefallen, sich wieder einzuleben, das haben wir bald freudig empfunden.

In den ersten Tagen hatte es den Anschein, als ob jede Einzelne genau dieselbe geblieben wäre. Erst im Laufe der Wochen haben wir wahrnehmen können, dass sich doch fast die meisten verändert haben. Der Einfluss, den die zwei Jahre in der Fremde auf uns ausüben, ist ein merklicher. Das gemeinsame Arbeiten schien uns besser, harmonischer geworden zu sein. Viele schreiben das nur der sich inzwischen angeeigneten Geschicklichkeit und grösseren Sicherheit im Berufe zu. Aber ich glaube, dass dabei auch das Wesen einer jeden Schwester ausgeglichener und ruhiger geworden ist. Das trägt sicher einen grossen Teil dazu bei, die zwei letzten Monate des Beisammenseins so froh und eindrucksvoll zu gestalten.

Bald kriegten wir's auch mit der Examenangst zu tun. Sogar unsere Baslerinnen wurden ziemlich eingeschüchtert. Viele behaupteten, gar keine Angst zu haben und waren nach bestandenem Examen ganz überrascht zu merken, wie bedeutend leichter ihnen doch auch zumute war.

An unsern Examenabend werden wir wohl stets gerne zurückdenken. Wir haben Frau Oberin gebeten, ihn etwas anders als in dem bisher gewohnten Rahmen gestalten zu dürfen. Dass der Abend zu einem geselligen, frohen Beisammensein wurde, verdanken wir zum grossen Teil unsern

Oberschwestern, die alle auf eine sehr wohltuende Art mit uns gefeiert haben.

Die Aussenstationen haben uns nicht vergessen an unserm grossen Tage. Im Namen des Kurses möchte ich allen nochmals herzlich danken für das liebe Gedenken.

Vielen Dank allen denen, die mit ihrem Können und mit viel Geduld zu unserer Ausbildung beigetragen haben. Wir werden es nie vergessen.

Sr. M. S.

Lehrzeit beendet.

Folgende Schwestern des Kurses 65 haben im Herbst 1934 ihre Lehrzeit beendet und die Diplomprüfung mit Erfolg bestanden (Name und Wohnort): Bänziger Nina, Romanshorn; Bolzern Marie, Bern; Frey Susanne, Bern; Ganz Lydia, Embrach (Kt. Zürich); Gerber Katharina, Les Joux (Jura Bernois); Hasler Marta, St. Margrethen (Kt. St. Gallen); Jent Gertrud, Basel; Künzler Jda, Romanshorn; Lindermer Rosa, Riehen-Basel; Löffel Anna, Bern; Meier Elisabeth, Kreuzlingen (Kt. Thurgau); Probst Berta, Interlaken; Sieber Mina, Langnau im Emmental; Thomas Dora, Zürich; Tönjachen Lina, Fetan (Kt. Graubünden); Trachsel Klara, Wabern bei Bern; Treu Lilly, Basel; Ulrich Lina, Rüschegg bei Schwarzenburg (Kt. Bern); Widmer Berta, Brugg; Wuest Martha, Zürich.

Kurs 70.

Am 12. Oktober 1934 sind folgende Schülerinnen in den Kurs 71 eingetreten (Name und Wohnort): Aebi Rosa-Marie, Lützelflüh-Goldbach (Kt. Bern); Bässler Lilly, Grindelwald; Buff Alice, Teufen (Kt. Appenzell); Erni Olga, Gersau; Flückiger Margret, Kalchstätten bei Guggisberg (Kt. Bern); Gautschy Marianne, Basel; Giger Lilly, St. Gallen; Gugelmann Johanna, Kyburg (Kt. Zürich); Haltiner Hedwig, Rheineck (Kt. St. Gallen); Hebeisen Alice, Urtenen bei Schönbühl (Kt. Bern); Heider Ruth, Frauenfeld; Hofer Mina, Burgdorf; Hurni Rosa, Büren bei Liestal; Huwyler Alice, Wohlen (Kt. Aargau); Keller Irma, Basel; Meier Margrit, Chur; Näf Martha, Goldach (Kt. St. Gallen); Oberli Hedwig, Lengnau bei Biel; Pfrunder Margrit, Bottmingen bei Basel; Rickenbacher Frieda, Zeglingen (Kt. Basel); Riesen Margrit, Bern; Schmidli Gertrud, Büren an der Aare (Kt. Bern); Weibel Helene, Solothurn; Welti Gertrud, Oberrieden (Kt. Zürich); Zgraggen Gertrud, Zürich. Externe: Hunziker Marguerite, Bern.

Personalnachrichten.

Anzeigen. Es haben ihren Vater verloren: Schw. Margot Henzi in Liestal, Schw. Elsa Ringeisen in Sachseln, Schw. Rosalie Purtschert in Luzern, Schw. Ursula Balzer in Scharans, Schw. Elise Senn in Bern, Schw. Margrit Wagner in Wabern-Bern. — Es betrauern ihre Mutter: Schw. Fina Michel in Chur, und Schw. Rosa Toggweiler in Bern. — Schw. Elisabeth Linder in Sigriswil hat sich mit Herrn H. Preiswerk, Ingenieur in Bern, verlobt. — Ihre Vermählung zeigen an: Schw. Lydia Oesch mit Herrn

F. Schrade in Bern; Schw. Frieda Hunn mit Herrn Paul Gfeller in Bern; Schw. Franziska Büchler mit Herrn E. B. Aebi in Ostermundigen; Schw. Hanna Diener mit Herrn E. Escher in Zürich; Schw. Ruth Fehr mit Herrn Pfarrer Lindenmeyer in Aarwangen. — Geburten: Frau Dr. Gertrud Giger-Schaffhauser in Teufen freut sich ihres Töchterleins Ursula; Frau Susanna Adank-Soland in Buchs (Kt. St. Gallen) meldet die glückliche Geburt eines kräftigen Mathias-Klaus; Frau Elsa-Eveline Schneeberger-Graf hat im Haag eine kleine Eveline geboren; Frau Martha-Maja Mantel in Neuhausen durfte einem Töchterlein Stefanie-Katharina das Leben schenken. An Freud und Leid nehmen wir alle herzlichen Anteil.

Diverses. Schw. Fanny Wyssmann hat das italienische Staatsexamen in Mailand mit Erfolg bestanden. — Schw. Elisabeth Engler nimmt einen Kurs in der Diätküche in Basel. — Schw. Margrit Held besorgt Vertretungen im Bureau des Lindenhofes. — Schw. Lily Rufli arbeitet in der Clinique Dr. Pettavel in Neuchâtel. — Die Schwn. Marianne Fankhauser und Ruth Klee nehmen einen Kurs an der Bibelschule in Genf. — Schw. Berty Boller besorgt Privatpflegen in Zürich. — Schw. Anna Sutter in Menziken ist auf der Besserung von Scharlach. — In Münsterlingen feierten sämtliche Angestellten ein fröhliches, gelungenes Fest im Waldhaus oben.

Zu besetzende Posten. Abteilungsschwester für II. Etage A, und Abteilungsschwester für Pavillon, Lindenhof, Bern. — Anmeldungen gefl. an Frau Oberin.

Aus Schwesternbriefen: Schw. *Margret Locher* schreibt aus dem Sanatorium Heiligenschwendi, wo sie und ihre liebe Mutter gleichzeitig weilen und gute Fortschritte machen: Die stille Liegezeit geniesse ich ganz besonders. Es herrscht dann immer eine wunderbare, wohltuende Ruhe. Die ganze Natur scheint mit zu ruhen und mir kommt es vor, als ob wir eine Welt für uns wären. Etwas Tiefes, Ewiges liegt in der Bergsprache. Wie gerne möchte ich allen Schwestern von dieser Ruhe, diesem Frieden wünschen in ihren Alltag hinein. Viel Liebes durfte ich bis jetzt von den Mitschwestern erfahren. In herzlicher Verbundenheit und Dankbarkeit grüsse ich sie alle. — Schw. *Marie Zürcher* berichtet: Im vergangenen Jahre führte ich ein Wanderleben, immer wieder musste ich mein Bündeli schnüren, ein Kurs löste den andern ab. Nach absolviertem Hebammenkurs kam ich in das Schwesternhaus der Basler Mission, dann ging es nach England, im August nahm ich an einem Tropenkurs in Tübingen teil. Am Missionsfest in Basel wurde ich für den Missionsdienst eingesegnet. Ich bin für Kamerun bestimmt, jedoch das erste Jahr soll ich im Spital in Agogo auf der Goldküste eine Vertretung übernehmen. Am 15. Oktober fährt unser Schiff von Hamburg ab. — Schw. *Klara Käthe Oswald* schreibt: Im Monat Mai habe ich das Hôpital Brugmann in Brüssel verlassen. Seither arbeite ich als Gemeindeschwester in Wettingen, wo es mir gut gefällt. Die Gemeinde ist gross und weitläufig. Ich bediene mich eines Velos, um schnell bei den Kranken zu sein, und um möglichst viel erledigen zu können in einem Tag. Welch grosser Unterschied ist doch zwischen Spital- und Gemeindepflege! Die Umstellung war nicht leicht. Ich bin froh, dass ich vielerlei gelernt und gesehen habe im Leben, hier ist mir alles von Nutzen.